

Cher toi,

Si je t'écris ce soir, c'est que depuis quelque temps tu ne prêtes plus aucune attention à ce que j'essaie de te dire. Si seulement tu pouvais n'en faire qu'à ma tête, mais pour elle non plus tu n'as aucun égard. Je ne sais pas à quelle influence tu es soumis, à quelle autorité tu obéis ni par quoi tu as remplacé notre légendaire complicité. Même si je n'ai pas toujours pris autant soin de toi qu'il l'aurait fallu, s'il m'est arrivé de te négliger jusqu'à t'oublier parfois... de ne pas penser à répondre à tes besoins les plus élémentaires, jamais, jamais tu ne m'avais sanctionné d'une telle indifférence. Tu fais cavalier seul et m'enlèves toute prérogative. Tu ploies, tu plies, me toises, t'imposes, me soumets, me fatigues, m'épuises, jusqu'à anéantir les dernières de mes ressources, sans le moindre état d'âme. Tu m'exposes, tu implores, tu sévis, je subis... Bizarrement, délestée de ton concours, je me laisse glisser dans des sables mouvants, tirer vers le bas par un poids non identifié et engloutir sous un torrent boueux d'incertitudes. Et toi tu continues avec ce qu'il te reste d'autonomie à fonctionner bon an mal an, courbé, fléchi, rompu ou même à la limite de la survie : Tu écourtes mes nuits de cauchemars, tu perturbes mon repos de tremblements et de sueurs froides, tu tords mes entrailles de spasmes douloureux et sourds, tu distilles dans mes veines un sang pauvre et froid et tu insuffles dans mes poumons un air sans oxygène, un air vicié qui noircit mes rêves et mon horizon. Ton reflet n'est plus le miroir de mon âme : Tu as laissé se creuser au coin de mon regard des sillons profonds, imposés à mes pupilles un voile terne et opaque, le rose de ma bouche a fait place à la pâleur poudrée des lèvres closes et sous mes paupières diaphanes, une ombre bleue a masqué la lumière. Mes mains vibrent sans cesse, cordes ténues d'une harpe muette... mes jambes de poussière et d'argile portent à peine ce spectre échevelé, laid, aux traits décomposés par le chagrin et l'angoisse que tu as laissé dessiner par on ne sait quel maître. Mais je reste debout, peuplier chancelant au moindre souffle d'air, tu feins de m'ignorer, mais je reste debout malgré toi, coquille fatiguée d'un esprit en errance... Et même sous la douleur des griffes de l'absence, sous la lame acérée de la dague du temps, sous le poids écrasant qui courbe mon échine, à ta grande surprise, je reste debout... Je saigne : tu ne cicatrises plus, et l'arrogante plaie béante que tu ravives à ta guise me soumet à tes volontés. Tu me regardes souffrir comme si ma détresse était étrangère à la tienne. Un peu comme s'il t'était simple de divorcer de moi, sans mon consentement.

Cher toi, faut-il te le redire ? Le prouver ? Le crier, t'en convaincre ? Nous ne sommes rien l'un sans l'autre... Sans moi, tu n'es qu'une machine inerte, une marionnette sans vie, sans âge, sans passé ni avenir, sans mots, sans sensation, sans impression, sans sentiment sans rêves et sans histoire : un tas de chair et d'os, proche de l'inéluctable poussière en quelque sorte.

Tu n'es, sans moi qu'une coquille vide, une enveloppe sans message, une lettre apocryphe à l'encre sympathique...

Sois rassuré mon bel ami, le châtement de notre désaccord est à ce point équitable que sans ton concours, je ne suis plus qu'une âme errante, un mensonge, une idée, une supercherie, une illusion. Alors j'ai réfléchi, mûri, grandi... Et à présent, il te suffit d'un geste bienveillant, d'un peu de compassion, d'empathie et d'égard, de reconnaissance pour ce que j'ai fait pour toi et d'indulgence pour ce que j'ai omis, d'humilité aussi... Oui ! il suffit que l'on se rejoigne... sans remords ni regret, ni rancune... un peu comme si la magie de notre rencontre nous ouvrait, pour la première fois la porte des possibles...